



HAL
open science

La thérapeutique de l'exil dans Les Rochers de Poudre d'Or de Nathacha Appanah-Mouriquand

Sandhya Ramenah

► **To cite this version:**

Sandhya Ramenah. La thérapeutique de l'exil dans Les Rochers de Poudre d'Or de Nathacha Appanah-Mouriquand. *Revue historique de l'océan Indien*, 2017, Migrations, migrants et exils Dans les pays de l'Indianocéanie XVIIe-XXe siècles, 14, pp.232-241. hal-03260656

HAL Id: hal-03260656

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-03260656v1>

Submitted on 15 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La thérapeutique de l'exil dans *Les Rochers de Poudre d'Or* De Nathacha Appanah-Mouriquand

Sandhya Ramenah
Maurice

Introduction

Journaliste et romancière mauricienne née le 24 mai 1973 à Mahébourg dans le sud de l'île et sélectionnée par le Goncourt pour son dernier né *Tropique de violence*, Nathacha Appanah descend d'une famille d'engagés indiens immigrés à Maurice. Son premier titre, *Les rochers de Poudre d'Or*, publié en 2003 aux éditions Gallimard, relate l'épopée des immigrants indiens, connus comme « coolies », venus travailler les terres de l'île Maurice au lendemain de l'abolition de l'esclavage puisque les colonisateurs veulent une main-d'œuvre moins coûteuse en vue de remplacer les esclaves devenus désormais libres. Le roman est construit comme un diptyque à la fois historique et tragique, qui fait revivre les souffrances subies par les ancêtres indiens avant leur départ de la terre sacrée des Ganges, pendant le voyage à bord d'un bateau maudit, *l'Atlas*, tanguant sur le « *kala pani* » ou « l'eau noire », et à leur arrivée sur une île nouvelle et inconnue dont ils ne savent même pas prononcer le nom, « Maurice » transformée en « *merich* », « Les rochers de Poudre d'Or ». Il valut à l'auteure le prix RFO du livre 2003. Le récit de Nathacha, simple comme les destinées de ses personnages, têtus, s'inscrit dans une mouvance désopacifiante en révélant le périple transocéanique de ces coolies qui sont ballotés de la soue à la soue pour succéder aux esclaves noirs sur les plantations sucrières. En témoignant de cette île Maurice riche en littérature bi séculaire, puisque l'île est située à la croisée des grandes routes maritimes, l'œuvre littéraire de Nathacha transfigure l'exil en retraçant des héros-exilés qui ne renoncent pas à consumer leur malheur jusqu'au bout.

La communication montrera comment l'exil est perçu sur le plan social. Elle s'attachera dans un deuxième temps à analyser du point de vue des exilés, afin de déterminer les conséquences de l'exil sur leur être.

Le migrant au prisme du regard social

Un des thèmes les plus féconds à être exploré dans la littérature est l'exil, une thématique entraînant dans son sillage ses corollaires directs notamment le voyage, la liberté, la nostalgie, l'errance et les désillusions entre autres. Adam et Eve, Moïse, Ulysse, contraints de partir hors de leur terre d'origine, peuvent aussi être considérés comme des exilés. Forcé de se séparer des siens pour une erreur commise, l'exilé est condamné à devenir un

étranger voire un apatride. La notion de migration ouvre alors un champ de constructions identitaires nouvelles et fait de la littérature francophone un lieu de création fertile en questionnements. La question de l'exil est actualisée dans l'écriture et dans le vécu, et souvent même dans le vécu de l'écrivain lui-même. Expression polysémique qui prend une dimension symbolique, le terme « migration » et ses multiples variantes « migratoire », « migrateur », « émigrer », « immigrer », « migrant », s'attachent à la question des frontières ainsi qu'à la souffrance de la condition de ces hommes et ces femmes dont l'existence est retenue dans une impasse par un ordre géopolitique injuste. Vivant au seuil du tolérable, les déracinés de Nathacha Appanah tentent un effort ultime de s'arracher à une condition inacceptable. Fiction littéraire certes mais présentée avec un réalisme extrême, l'immigré, en proie à un mal-être dans son pays natal, ressent un profond besoin de s'aventurer sur une terre étrangère. A aucun moment il ne pense à l'enfer qui l'attend dans ce pays d'accueil où, loin d'être accueilli, il sera stigmatisé, criminalisé et où il essaiera, par tous les moyens, d'échapper au contrôle des gardes-frontières. Or, le migrant, lui, se considère comme un voyageur et il est persuadé que son départ s'associe à un acte d'héroïsme voire un destin d'aventurier. Qu'il s'agisse de Badri, candide joueur de cartes qui espère faire fortune auprès des anglais, de Chotty, le paysan-serviteur d'un seigneur local qu'une dette de son père condamne à une autre forme d'esclavage, de Vythee, jeune paysan sur les traces de son frère ou de Ganga, la princesse veuve au sang royal fuyant le bûcher funéraire de son mari sur lequel elle aurait dû mourir comme le veut la tradition hindoue, tous espèrent trouver l'eldorado de l'autre côté du « *kala pani* » ou « l'eau noire », après une traversée de plusieurs semaines vers une terre nouvelle et merveilleuse qui leur promet la fortune tant espérée. Au départ, ces malheureux n'ont pas la moindre idée de ce qui les attend de l'autre côté de l'océan ; ils sont bien loin de réaliser qu'ils vont remplacer les esclaves noirs des champs de canne à sucre. Ils n'ont en tête que l'image de carte postale d'une île qui donne l'impression d'être sortie tout droit des contes des « Mille et une nuits ».

Il est intéressant de noter qu'à l'époque, lorsque l'esclavage fut aboli en 1835 à Maurice, et 1848 à La Réunion (par la France), il s'agit d'une catastrophe économique pour les colons qui ne voient pas d'un bon œil l'affranchissement de leurs esclaves issus pour la plupart des côtes africaines. Car sans cette main d'œuvre gratuite et de surcroît garantie à vie, comment s'effectuera le travail intensif sur les plantations ? La solution proposée a l'air tout alléchante puisque le gouvernement britannique autorise la venue des travailleurs asiatiques qui vendront leur service contre un salaire maigre. Pourquoi des Indiens ? Car c'est une classe de travailleurs dociles et bon marché. C'est ce qu'on appelle le « *coolie trade* » ou « troc des immigrés », un retour au système primitif voire barbare. Clôturant son premier chapitre, l'auteure ne manque pas de faire ressortir qu'à raison de cinq roupies à la fin de chaque mois pour le travail effectué dans les champs, l'engagé indien sera fourni en logement, nourriture et vêtement une fois le contrat signé, mais qu'il ne pourra retourner au bercail qu'après avoir respecté son engagement

dont la durée est de cinq ans. Une omission volontaire est commise par les autorités qui se taisent sur le fait que si le travailleur ne donne pas entière satisfaction au maître, non seulement son salaire en souffrira, mais aussi il sera privé de nourriture. Aucune mention n'est faite non plus des retombées immanquables en cas de maladie. Ces lois arbitraires et oppressives, le malheureux exilé les apprendra à ses dépens. Badri, foudroyé par la nouvelle qu'il n'aura pas sa part de nourriture, demeure tétanisé et en pleurs.

« Toi, tu continues !

- Mais à manger, sahib ! À manger !
- Pas travail, pas manger. C'est comme ça, ici »⁶²⁰.

Et plus loin

« Tu as travaillé l'équivalent de deux jours et demi. Écoute bien, Malbar, tu ne travailles pas, tu n'es pas payé. Tu es malade, tu n'es pas payé. C'est dans ton contrat »⁶²¹.

Ses compatriotes ne peuvent même pas lui apporter soutien sous peine de châtement.

Ainsi, cette alternative à l'esclavage proposée par l'état britannique aux colonisateurs bien ancrés dans l'île est une aubaine sans pareil. C'est une forme d'exploitation encore plus rentable que la première ; cette fois ci les colons, employeurs sans scrupules et impitoyables, tiennent pratiquement le fil de vie de ces migrants indiens dans leurs mains. A première vue, le contrat proposé donne l'impression que l'immigré indien est libre de ses mouvements mais en vérité, la réalité est tout autre ; les colons les maintiendront sous leur joug, de la même manière dont furent maltraités les anciens esclaves africains, à la seule différence qu'ils instaureront un système de dettes qu'on pourrait appeler de « rançon ». On comprend aussi qu'au terme de ces cinq années de martyre, l'engagé indien est pris au piège. N'ayant pas les moyens de se libérer du contrat et ne pouvant aspirer à retrouver les siens, le déraciné indien est exilé à jamais de sa patrie de cœur. Le récit de Nathacha accrédite avec un réalisme misérabiliste l'image d'une île Maurice rétrograde et déchue, où les immigrés sont sujets à toutes sortes de formes d'exploitation imaginables, les astreignant à des travaux les plus avilissants.

Triple exil : des personnages qui illustrent différentes manières de vivre l'exil

Dans *Les rochers de Poudre d'Or*, Nathacha Appanah nous fait faire la connaissance de diverses personnes originaires du Bengale, du Bihar et d'autres régions de l'Inde qui, pour une raison quelconque, signent un contrat sans pouvoir le lire. Par conséquent, ces travailleurs n'ont pas la moindre idée de ce que stipule le contrat qui leur est proposé par un « *maistry* », sorte

⁶²⁰ Nathacha Appanah, *Les rochers de Poudre d'Or*. Paris : Gallimard, 2003, p. 128.

⁶²¹ *Ibid.*, p. 141-142.

d'intermédiaire, voire de facilitateur pour ce genre de recrutement. C'est ce « *maistry* » qui emmènera ces quatre personnages vers le méchant rafioteur : Badri, obsédé par le gain, qui veut à tout prix franchir l'océan ; Chotty Lall qui veut se libérer des dettes, non pas des siennes, mais des dettes contractées par feu son père et qu'il doit honorer sous peine d'asservissement de toute sa descendance ; Vythee, ébloui par les lettres de ce frère parti, lui aussi, travailler sur cette contrée étrangère et qui lui promet de faire rapidement fortune et Ganga, dont la destinée lui promettait une vie royale avec le rajah de Bangalore, mais pour laquelle la fatalité en a décidé autrement étant donné que ce dernier décède et qu'elle doit se plier à la tradition archaïque imposée par la cour, de s'immoler sur le bûcher de son mari. Ces quatre fugitifs vont entreprendre une périlleuse traversée qui n'est pas sans rappeler l'odyssée d'Ulysse et les tribulations endurées par ce dernier dans son errance. Le thème de l'exil redessine la carte des personnages dans leur cheminement : le « moi » actantiel du début du récit, où les personnages entament leur traversée pour commencer leur exil, diffère fortement du « moi » à la fin du roman, quand les personnages sont tous indistinctement accablés par leur exil. Dans son désir de traverser le monde, le personnage exilé va vivre une somme d'expériences : les unes plus tragiques que les autres, comme le révèle le discours pathétique de Nathacha dans un récit qui s'arrime à une mémoire fragile et fragmentaire.

(a) Exil = attraction = conquête d'un ailleurs

La littérature mauricienne rend visible un monde en devenir relié à un passé révélateur. Ne sommes-nous pas tous des exilés, séparés à jamais de nos cultures d'origine ? Pendant la période de colonisation, les Indiens ont l'impression d'être des étrangers sur leur propre terre, et ils ressentent le besoin de traverser les mers, d'aller vers d'autres frontières en quête d'une terre d'accueil. Le roman de Nathacha s'ouvre sur le jeune Badri, qui, « accro » aux jeux de cartes, n'a dans les yeux que le défilé des images de biens et de richesses qu'il pourrait accumuler si seulement il parvenait à changer de lieu, à franchir l'océan :

« A dix-neuf ans, Badri Sahu n'était jamais sorti de Sampor Khiro, son village enfoncé dans les terres de l'Inde... Ce qu'il voulait vraiment, à part gagner aux cartes toute sa vie, c'était voir la mer. La mer. L'eau noire. Le *kala pani*...

Des bateaux, des pourboires, des grosses valises, le *kala pani*..., qu'est-ce qu'il ne donnerait pas pour voir tout cela de ses propres yeux ! »⁶²².

Et plus loin, Badri prend en main sa propre destinée. Il ne tarde pas à changer le cours de son destin :

« Badri s'enfuyait.

Il fuyait Sampor Khiro, les accusations, la honte, la correction de son père et le chagrin de sa mère... »⁶²³.

⁶²² *Ibid.*, p. 12.

Donc, l'idée d'un exil conduit l'être qui est en situation de mal-être à remettre en question les définitions traditionnelles de l'appartenance à son pays, pour en choisir un autre et y vivre. Celui qui désire d'un ailleurs, comme Badri, se forge un imaginaire de déceptions sans le savoir. Tout se passe dans la pensée : le sujet se projette dans l'esprit l'image d'un eldorado, source d'exaltantes découvertes :

« Calcutta. Voilà son destin : fortune à Calcutta et retour ensuite à Sampor Khiro avec plus de roupies que n'en avaient jamais vu ses parents de toute leur vie...

Dans quelques années, lui aussi enverrait des pièces en l'air et se retournerait pour voir les va-nu-pieds se battre pour son argent »⁶²⁴.

Mais ces découvertes demeurent des constructions dans l'imaginaire, avec la projection d'un lieu où l'or gît sous tous les rochers ! Dans cet espace-imaginaire, l'exilé est en passe de construire un « moi » nouveau :

« Badri roula son contrat et s'accroupit dans un coin de la salle. Dans sa main, il tenait son merveilleux destin »⁶²⁵.

Un autre exemple est celui de Ganga, qui, refusant de subir passivement et en silence les violences à son encontre, révèle qu'elle décide de s'enfuir à la recherche d'une plus grande liberté et du droit humain. Confrontée à la violence par la domination masculine de cette société patriarcale, la femme se voit forcée de remettre en question les définitions traditionnelles de son appartenance à cette famille royale :

« Donner naissance à une fille en premières couches ou toucher un paria étaient des manquements terribles, mais être veuve était innommable. Ici, depuis des siècles, dans les familles de sang royal, les femmes montaient sur le bûcher avec leur mari. C'était une tradition comme une autre. De toute façon, que ferait une femme sans son mari ? Qui voudrait d'une veuve quand les jeunes filles vierges ne manquaient pas ? Surtout, qui prendrait le risque d'accueillir une femme qui porte tellement le mauvais œil qu'elle finit veuve ? »⁶²⁶.

La fuite, pour elle, devient l'unique solution pour rester en vie.

En ce qui concerne Vythee, il a l'esprit obnubilé par les lettres de son frère qui décrivent son succès et des promesses d'un destin merveilleux :

« ... Vythee avait lu et relu la lettre. C'était la cinquième depuis un an, et elles disaient toutes la même chose... Rejoins-moi, Vythee. Quitte ce village où il n'y a que misère et sécheresse. Viens à Maurice où je serai nommé sirdar l'année prochaine. Mon patron, M. Desvaux, a promis de t'embaucher. Viens me rejoindre... »⁶²⁷.

Quant à Grant, le médecin britannique, lui aussi fuit son passé, mais il finira par perdre la vie lors de sa cinquième traversée ? tout comme ces

⁶²³ *Ibid.*, p. 15.

⁶²⁴ *Ibid.*, p. 18.

⁶²⁵ *Ibid.*, p. 20.

⁶²⁶ *Ibid.*, p. 52.

⁶²⁷ *Ibid.*, p. 38.

nombreux immigrants indiens qui n'ont pu survivre aux conditions insalubres dans la cale où ils étaient entassés comme du bétail.

(b) Exil = désillusion = reconquête identitaire

L'exil laisse infailliblement une empreinte indélébile dans l'histoire de celui qui l'a vécu et qui l'a délibérément choisi ou qui l'a subi. Le déracinement géographique et le déracinement culturel vont indubitablement provoquer déstabilisation et vacillement de repères. L'exil est aussi vécu comme une culpabilité, une trahison à sa patrie : le départ du fugitif annonce une perte, un deuil, un désespoir :

« On disait que ceux qui allaient au-delà du *kala pani* perdaient leur caste. Qu'ils étaient maudits pour plusieurs générations et qu'ils renaissaient encore et encore sans jamais connaître la paix. On racontait qu'au-delà du *kala pani* n'existaient que le malheur, le soufre de l'enfer et les cris des âmes errantes...

Mais Badri ne croyait pas à ces histoires de bonne femme. Quand il fermait les yeux ... il se voyait à Calcutta, debout le long du port...»⁶²⁸.

La situation où l'immigré est mis au ban par ses proches constitue alors un espace qu'on pourrait appeler d'espace « mort-vivant » : son niveau d'estime de soi est réduit au néant et il y a dépersonnalisation absolue de son être entier, comme le prouvent les superstitions à l'égard de celui qui osera abandonner sa mère patrie. C'est une expérience transcendante que cette force de migration qui transforme l'être avec sa nostalgie, sa trahison. Tel un prisonnier, l'exilé se retrouve dans une situation de l'entre-deux, n'ayant plus aucun repère identitaire. Il lui faut donc recréer une « néo-identité » dans un nouvel espace sur une nouvelle terre.

Or, la réalité est brusque et gifle de manière foudroyante ces êtres qui ont cru à cette île aux trésors. Les déceptions vont vite remettre en cause leur choix en tant qu'exilé. Les immigrants indiens dans *Les rochers de Poudre d'Or* subissent de plein fouet le déracinement, le mal du pays provoquant inévitablement un traumatisme. En échange de sa survie, l'exil installe le travailleur indien dans une situation de transit, voire d'exclusion. En somme, cette situation de privation de ses droits sur cette nouvelle terre répète en quelque sorte la situation de mal-être vécue auparavant sur sa terre natale. En tant qu'êtres sociaux, Badri, Vythee, Chotty ou Ganga, sont tous privés de leur capacité de mouvement, de leur droit à la parole, de la possibilité d'agir, bref, de leur capacité d'exister et d'être. Ils sont tous réduits à une situation de « non-être ». La mort dans l'âme, Chotty Lall accepte de se séparer de sa famille. Cette séparation est dramatique en plus d'être traumatisante, surtout avec l'image de sa femme restée à terre et qui s'écroule sous les coups que lui assène un policier tandis que lui, debout en haut sur la passerelle, n'a d'autre choix que d'assister stoïquement à la scène alors que le bateau s'éloigne du port :

⁶²⁸ *Ibid.*, p. 12.

« Du pont du bateau, il aperçut le point rouge du sari de Reshmee. Longtemps après, quand il ne vit plus la baie de Calcutta, le point rouge continua à danser là-bas, dans le brouillard qui restait de son pays »⁶²⁹.

C'est un déchirement affectif qui a lieu à plusieurs niveaux : un arrachement familial, une rupture de ses origines, une fracture au niveau du mental. Dans cette scène, on comprend la portée de la couleur rouge du sari qui marque, par la même occasion, le passage sanguinaire sur lequel s'ouvre, à lui, son exil. Tout comme l'estampille poinçonnée sur son contrat, son avenir qui est d'ores et déjà scellé est annonciateur d'un voyage qui glace le sang. D'ailleurs, Chotty meurt sur le bateau et son corps sera jeté par-dessus bord. Du jour au lendemain, les quatre héros de Nathacha sont propulsés dans un monde qui leur est totalement inconnu, où ils ont perdu tous les liens, toutes les attaches, où ils sont confrontés à un changement radical d'univers culturel, de langue, de coutume entre autres. D'ailleurs le journal de bord de Grant, le médecin, nous apprend le choc entre les deux cultures :

« Je les méprisais, eux, leurs croyances, leurs foutus mythes et leurs coutumes. Toucher des rats les damnera ! Et puis quoi encore ? »⁶³⁰.

Et plus loin :

« "Fascinante ? Fascinante ?" Ai-je répété en éclatant de rire. "Vous trouvez que marcher pieds nus est fascinant ? Vous trouvez que ne pas avoir de salle d'eau décente est fascinant ? Vous trouvez que vivre comme si on était à l'âge de la pierre est fascinant ? Vous trouvez que brûler les corps est fascinant ? Vous trouvez que manger des épices qui vous pètent la panse est fascinant ? Vous trouvez que mâcher du tabac et cracher partout est fascinant ?"... Quand comprendrait-il que ce sont eux qui doivent apprendre de nous ? Quand comprendrait-il que ces peuples-là sont nos esclaves, que nous les avons vaincus ? »⁶³¹.

Une fois que nos quatre héros foulent le sol de cette île étrange, Badri, Vythee, Chotty Lall et Ganga sont précipités dans un monde dont ils ignorent tout et dont ils doivent tout apprendre au prix d'oubli non sans conséquence. C'est toute leur identité qui est mise à mal. Dans cette situation de migration, l'exilé indien prend brutalement conscience que sa vie antérieure présentait tout ce qu'il y avait de sécurisant. Pour Badri, Vythee, les hommes surtout, c'est le temps des regrets amers, de la nostalgie, car ils vivent un cauchemar non plus en imagination mais dans la réalité. Par contre, le passé de Ganga n'avait rien de sécurisant puisque c'était le bûcher qui l'attendait. Or, la réalité du viol auquel elle est soumise à la fin de l'histoire, est loin d'être une panacée, puisque c'est la mort sous une autre forme encore plus traumatisante :

« Ganga était allongée sur le lit, nue, les cuisses en sang... Elle avait fermé les yeux quand il avait parcouru son corps de ses grandes mains blanches comme les saris des veuves. Quand il l'avait pénétrée, la brûlure était

⁶²⁹ *Ibid.*, p. 37.

⁶³⁰ *Ibid.*, p. 63.

⁶³¹ *Ibid.*, p. 66, 67.

semblable à celle qu'elle avait imaginée dans ses cauchemars... Dans ses cauchemars, elle était la fille du rajah de Sira qui brûlait sur le bûcher des veuves.

Elle s'était contentée d'observer la lune par la fenêtre qui montait et descendait.

Montait et descendait. Montait et descendait »⁶³².

Somme toute, l'exilé indien est écartelé entre la douleur que provoque l'arrachement à sa terre et des siens et le désespoir de ne jamais pouvoir revenir. Apatriote, auquel s'ajoute la douleur du silence et celle du néant, l'immigré indien se reconstruit une terre nouvelle dans l'imaginaire, un espace où il fait bon vivre. Sa terre natale regrettée prend un visage nouveau dans ses pensées. Inévitablement, l'exilé va magnifier la patrie qu'il a rejetée au détriment de cette terre nouvelle qu'il découvre avec horreur. Sa patrie natale, véritable paradis perdu, est idéalisée dans sa mémoire ? Et de là découle un flot de sentiments l'assaillant de nostalgie, de colère contre lui-même. Son présent n'existe plus puisque le passé et l'avenir sont une même souffrance. Il se définit comme un solitaire, un homme sans terre, sans papiers, sans identité aucune. Son exil rime avec une errance sans fin.

(c) Exil = découverte = quête de racines et repères

On comprend que l'atteinte à l'image de soi provoque des répercussions qui s'enchaînent : sa souffrance rend l'exilé vulnérable ; d'une part, il se sent victime et d'autre part, il se sent responsable de l'état où il se trouve. Par conséquent, l'idée de vengeance lui traverse l'esprit en vue des restaurer son assurance. Il va franchir l'interdit. La fuite de Badri est synonyme d'impulsivité, d'intolérance à la frustration qui le submerge. Il a besoin d'avoir des repères identitaires pour créer le lien entre son passé et son présent. Aussi, le soir de la seconde nuit de sa seconde fugue, Badri, chante : « La lune lui donnait heureusement une petite lueur et, pour se donner du courage, il commença à chanter. C'était une vieille chanson que sa mère entonnait à chaque première traite des vaches, au premier lever du soleil après la mousson, à chaque occasion heureuse ; elle la disait entre ses lèvres et, à cent mille lieues de là, Badri son fils joueur de cartes la murmurait aussi... »⁶³³.

C'est un épisode émouvant, décuplant des émotions poignantes : la chanson étant le souvenir exclusif lié à ses racines, ses repères, celles-là mêmes qu'il a osé renier. L'expérience de l'exil devient alors une force qui transforme l'être exilé qui est à la recherche d'une mémoire – la mémoire étant l'unique lien qui rattache à sa terre natale. Le sujet qui a quitté son territoire devient une marque dont toutes les générations porteront les traces, l'exil étant un traumatisme vécu par les ascendants et porté par les descendants. Expérience de rupture, de rejet, de renoncement puisqu'il est un

⁶³² *Ibid.*, p. 161.

⁶³³ *Ibid.*, p. 146.

vecteur de souffrance, l'exil est aussi un vecteur d'espérance car il entraîne une reconstruction, une situation d'acculturation et de restructuration, voire une suture.

La conscience existentielle de l'exilé donne lieu à la lucidité et mène à l'écriture, l'exil devenant une force positive et créatrice. Pour l'auteure, le thème de l'exil marque une créativité. Détachée des siens, l'écrivaine peut retrouver ses repères et ses racines à travers sa production littéraire. Elle s'éloigne pour mieux dénoncer les atrocités, pour mieux pointer du doigt cette société du passé. L'acte d'écrire serait-il une autre forme d'exil ? L'exil est-il un purgatoire ? On abandonne son identité ancienne pour recréer une identité vierge sur une terre nouvelle. Et l'exilé doit reconstruire autour de lui un espace familial afin d'adopter le lieu dans lequel il est confiné. La littérature mauricienne rend visible un monde en train de se faire, avec ses convulsions reliées à un passé révélateur et avec ses promesses. Offrir une littérature de périphérie, c'est permettre une libération intérieure, car la souche de notre généalogie a été soumise à des greffes qu'il importe d'évoquer. La gageure pour Nathacha est, pour elle aussi, de se reconstruire. Ici, à travers ce qu'on pourrait appeler, ce « discours de l'exil », c'est la renaissance même de l'écrivaine qui a lieu. A travers les mots dans sa quête existentielle et identitaire, l'auteure-exilée tente de dominer le sentiment d'arrachement dans une tentative thérapeutique.

Peut-on parler de thérapie de l'exil ?

Le pays que l'on quitte n'est pas forcément regretté parfois, et l'exil peut contenir des vertus pour celui qui veut conquérir une contrée inconnue. Ainsi, l'exil de Nathacha de sa terre natale lui a été bénéfique dans la mesure où la France, cette terre d'exode, lui a permis une riche production littéraire. *Les rochers de Poudre d'Or* est, on ne peut le nier, une narration historiographique puisque l'histoire, certes fictive, est calquée sur un certain vécu. Nathacha, dans une interview donné à « indes réunionnaises »⁶³⁴, avoue avoir écrit ce roman en raison de sa nostalgie d'avoir quitté son île. S'il faut à Nathacha un déplacement voire un exil pour réaliser cette œuvre, peut-on alors affirmer que l'exil libère ? Outre Nathacha Appanah, on recense de nombreuses auteures mauriciennes prolifiques à l'instar de Marie Thérèse Humbert, Marcelle Lagesse et Ananda Devi entre autres qui, en se séparant de leur île, ont beaucoup contribué à donner un compte rendu des plus authentiques de l'histoire de leur île à travers leurs œuvres littéraires. L'exil est le ferment de la parole de l'écrivaine. Sans ce détachement, Nathacha Appanah aurait-elle pu rendre aussi fécondes les peines de ses ancêtres ? Vue de cette perspective, la situation de l'exil fait jaillir une histoire qui est comme une attache, un cordon ombilical liant l'écrivaine à sa terre natale et à ses compatriotes. N'est-ce pas là une cure ? Elle a pu s'affranchir de ses

⁶³⁴ Entretien consultable sur le site : <http://www.indereunion.net/actu/nam/intervnam.htm#jean>

propres chaînes et conquérir la liberté dans la parole. Les paroles de son roman coulent comme le sang découlant d'une balafre. L'exil, cette douleur féconde, devient véritable muse, faisant naître une voix. Et étant loin de son île natale, Nathacha doit se faire entendre en chantant la nécessité du retour. L'amnésie du passé permet à l'auteure mauricienne exilée de se faire accepter. En se posant comme une médiatrice entre les personnages qu'elle a créés dans sa fiction, soit ses ancêtres et le peuple demeurant sur l'île, soit ses compatriotes, l'écrivaine devient thérapeute. Véritable analgésique, *Les rochers de Poudre d'Or* nous calme et nous soulage, nous, descendants d'exilés, en exorcisant les démons de notre passé. L'écriture devient salvatrice. Pour mieux apprécier notre vie d'aujourd'hui, il n'y a rien de tel que la lecture du récit d'exil de Nathacha qui agit comme une thérapie, comme baume cicatrisant toutes nos plaies.

Conclusion : une réflexion personnelle

L'exil est une conséquence des expériences catastrophiques. Maren et Marcelo Vinār, un couple de psychanalystes uruguayens, nous mettent en garde contre une définition trop simpliste de l'exil :

« Il faudrait être sociologue, démographe, politologue, psychologue social, anthropologue, en plus du pauvre psychanalyste qui parle ici. Et manquerait-il de ce bois dont on fait les poètes ou les romanciers pour comprendre quelque chose à cette question... Le thème de l'exil, à l'égal d'un océan, est trop vaste pour le regard et la compréhension »⁶³⁵.

Quelle que soit notre culture, nous subissons tous un premier exil à la naissance. Dans *Le voile de Draupadi*, Ananda Devi, auteure mauricienne, décrit bien le premier exil de l'enfant qui quitte le corps de sa mère. Dès que nous quittons le ventre maternel, nous sommes des exilés et des souffrants. A cette « rupture originelle » se conjugue « l'exil de la nature ». Donc, toute naissance est, en quelque sorte, consubstantielle d'un deuil, d'une trace de l'exil que marque la rupture du cordon ombilical. Ici le terme exil assone avec « ex-il » ou même « ex-île ». Personne ne peut sortir indemne d'une situation d'exilé. La blessure reste ouverte, même si elle donne l'impression d'avoir été cicatrisée. L'exil renvoie au fait indéniable qu'il ne s'agit ni d'un temps ni d'un lieu. Ce n'est qu'un mythe que de penser à un endroit où on serait bien.

« L'exil est quelquefois, pour les caractères vifs et sensibles, un supplice beaucoup plus cruel que la mort » a dit Mme de Staël, exilée elle-même.

⁶³⁵ Maren et Marcelo Vinār, *Exil et torture*. Paris : Denoël, 1989, p. 126.